L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 4 NOVEMBRE 1888.

LE VOILE NOIR

—PAR—

CHARLES DICKENS.

Vers la fin de l'année 1800 ou 1802, un soir, le jeune docteur X...., qui venait d'être tout nouvellement reçu docteur, et auquel sa clientèle peu nombreuse faisait des loisirs, était mélancoliquement assis devant le feu clair de son petit salon ; il écoutait la pluie qui battait contre les vitres, le vent qui faisait rage et gémissait lugubrement dans la cheminée. Le temps était froid et humide, le docteur avait patangé dans l'eau et dans la boue toute la journée, et maintenant, confortablement installé dans sa robe de chambre et ses pantoufles, il laissait son imagination courir les champs ; il pensa d'abord à la tempête qui hurlait au dehors, à la pluie froide qui tombait, puis à ces vacances de Noël qui approchaient, à ces quelques jours qu'il passait tous les ans dans le petit coin où il était né, au milieu de ses plus chers amis ; comme on serait heureux de le voir, et quelle joie pour Rose s'il pouvait lui annoncer qu'il avait enfin un client !—un premier client qui ne manquerait pas d'être suivi de beaucoup d'autres ;—il l'épouserait ; il l'emmènerait avec lui, elle réjouirait son foyer désert et l'encouragerait à de nouveaux efforts. Oui, mais quand ce premier client ferait-il son apparition ? Et se pouvait-il que la Providence l'eût destiné par privilège spécial à n'avoir jamais de clients ? Et de nouveau il pensa à Rose, puis il finit par s'endormir et par rêver qu'il entendait à son oreille la douce chanson d'une voix fraîche et joyeuse, qu'il sentait sur son épaule la pression d'une petite main bien douce.

Une main s'était, en effet, posée sur son épaule ; mais elle n'était ni mignonne ni douce, elle appartenait à un gros garçon à tête ronde, que la paroisse, pour la somme de 1 shilling et sa nourriture, entretenait pour porter les médicaments et faire les commissions. Comme il n'y avait ni médicaments à porter ni commissions à faire, le gamin employait ses heures de loisir, c'est à dire quatorze heures par jour à peu près, à chiper des pastilles de menthe, à manger et à dormir.

—Une dame, monsieur ! une dame ! criait le gamin en secouant son maître pour le réveiller.

—Quelle dame ? demanda notre ami, s'éveillant tout à coup, ne sachant pas trop s'il venait de rêver, et s'attendant presque à voir entrer Rose elle-même.

—Quelle dame ? Où ?

—Là, monsieur ! répondit l'enfant qui, l'œil hagard, comme terrifié par cette apparition insolite, indiquait du doigt la porte vitrée qui conduisait au cabinet du docteur.

Le docteur se tourna de ce côté et ne put réprimer un premier mouvement qui trahit son émotion. Une femme de haute stature, toute vêtue de noir, se tenait près de la porte, si près, que son visage semblait collé à la vitre ; évidemment désireuse de n'être pas reconnue, elle s'était enveloppée d'un châle et son visage était couvert d'un épais voile noir à travers lequel, bien qu'il fût impossible de rien distinguer, le docteur sentait des yeux ardents fixés sur les siens.

—Vous désirez me consulter ? dit-il enfin en faisant un grand effort, et en même temps il ouvrait la porte. L'étrange créature ne bougea pas et se contenta d'incliner la tête.

—Entrez, je vous prie, continua le docteur. Elle fit un pas en avant, puis se tournant vers le petit jeune homme, elle parut hésiter.

—Allez, Tom, reprit le jeune homme s'adressant à l'enfant, dont les gros yeux ronds, fixés sur l'étrangère, se dilataient d'une façon tout à fait anormale. Allez, baissez le rideau et fermez la porte.

Le petit gamin tira un rideau vert qui recouvrait le vitrail et se retira en fermant la porte derrière laquelle il s'accroupit immédiatement, afin d'appliquer son gros œil au trou de la serrure.

Le docteur avait avancé une chaise près du feu et fait signe à la nouvelle venue de s'y asseoir ; celle-ci s'étant avancée, le docteur s'aperçut, à la lueur des flammes, que tout le bas de sa jupe était trempé et couvert de boue.

—Vous êtes bien mouillée.

—Oui, répondit l'étrangère d'une voix sourde.

—Et vous êtes malade, ajouta le docteur avec sympathie, car cette voix pleine d'angoisse, qui révélait une douleur si profonde, avait éveillé sa pitié.

—Je suis très malade, répondit-elle, non de corps, mais d'esprit. Ce n'est pas pour moi que je suis venue vous trouver. Si j'étais malade, je n'aurais pu sortir seule, à cette heure et par une nuit pareille ; si je dois l'être d'ici à vingt-quatre heures, Dieu sait avec quelle joie je me coucherai et j'attendrai la mort ! Mais c'est pour un autre que je viens implorer votre secours, monsieur. Hélas ! peut-être suis-je folle, et est-ce inutile ! Oui, je crois que je suis folle ! Mais quoi que j'aie fait, je n'ai pu chasser cette pensée ; les jours ont succédé aux jours, les nuits aux nuits ; j'ai veillé, j'ai prié, j'ai pleuré en vain ! Hélas ! hélas ! je sais que tout secours humain est inutile, et pourtant, la seule idée de le coucher dans la tombe sans rien essayer, fait courir un frisson de glace dans mes veines !

Il y avait dans le désespoir de cette femme un accent de vérité si poignant, que le docteur se sentit touché jusqu'au fond du cœur ; il était jeune et ne s'était pas encore endurci au spectacle de la douleur humaine.

—Si la personne dont vous parlez, dit-il, en se levant vivement, est dans une situation aussi désespérée que vous semblez le croire, il n'y a pas un moment à perdre, je vous suis à l'instant. Pourquoi n'avez-vous pas demandé un médecin plus tôt ?

—Plus tôt, c'eût été inutile, même maintenant c'est encore inutile, répondit la femme en se tordant les mains.

Le docteur chercha, mais en vain, à distinguer à travers le voile les traits de la malheureuse créature.

—Vous êtes malade, reprit-il doucement, bien que vous ne vous en doutiez pas ; la fièvre qui vous a soutenue jusqu'ici, qui vous empêche de sentir la fatigue, vous dévore ; tenez, buvez cela, dit-il en lui présentant un verre d'eau, tâchez de vous remettre, et puis, dites-moi avec calme, si c'est possible, de quel mal souffre le patient et depuis combien de temps il est malade. Aussitôt que je saurai ce qu'il est nécessaire que je sache, pour que ma visite lui soit de quelque utilité, vous me trouverez prêt à vous accompagner.

L'étrangère approcha le verre de ses lèvres sans relever son voile ; mais elle le reposa sur la table sans y avoir trempé ses lèvres et fondit en larmes.

—Je sais, continua-t-elle au milieu de ses sanglots, que tout ce que je vous dis là doit paraître insensé, du délire, de la folie ! On me l'a dit déjà, moins doucement que vous. Je ne suis plus jeune, monsieur ; on dit que plus nous approchons du terme fatal, plus la vie nous devient chère ; les années qui nous restent, quelque inutiles qu'elles puissent paraître aux autres, nous sont plus précieuses que toutes celles déjà écoulées ; ma vie touche à sa fin, ce qui m'en reste devrait donc m'être bien précieux, eh bien, je vous le dis, j'en ferais le sacrifice sans regret, avec joie, avec bonheur, pour que tout ce que je vous dis à cette heure fût un mensonge, une illusion ! Demain matin, celui dont je parle sera, je le sais, quoique je donnasse tout au monde pour pouvoir penser le contraire, au delà de tout secours humain, et cependant, ce soir, bien qu'il soit en péril mortel, vous ne pouvez pas le voir, et vous ne pourriez lui venir en aide.

—Il m'est très pénible, d'ajouter à votre chagrin, reprit le docteur après un court instant de silence, en paraissant vouloir pénétrer le mystère dont vous vous entourez ; pourtant, il m'est impossible de ne pas relever dans vos discours une contradiction qui me paraît incompatible avec la vérité. Ce soir, cette personne se meurt, et cependant je ne puis pas la voir, alors que mes soins pourraient être efficaces ; vous craignez que mes soins ne soient inutiles demain, et pourtant vous désirez que je la voie ! Si réellement ce malheureux vous est aussi cher que votre désespoir paraît l'indiquer, pourquoi ne pas essayer de le sauver quand il en est temps encore et que les progrès du mal laissent quelque espoir ?

—Seigneur ! Seigneur !—et la malheureuse pleurait amèrement — comment puis-je faire croire à des étrangers ce qui me paraît à moi-même incroyable ! Alors, monsieur, vous ne voulez pas le voir ? dit-elle en se levant.

—Je n'ai pas dit cela, reprit le docteur ; mais je vous avertis que si vous persistez dans cette bizarre détermination et que l'individu vienne à mourir, vous encourez une terrible responsabilité.

—La responsabilité pèsera lourdement sur quelques-uns, reprit l'étrangère avec amertume. Quelle que soit la part qui m'en revient, je suis prête à l'accepter.

—Comme je n'en assume aucune, continua le docteur, en accédant à votre désir, je verrai le malade demain dans la matinée, si vous voulez bien me dire où, et à quelle heure ?

—A neuf heures, répondit l'étrangère.

—Excusez-moi et permettez-moi de vous poser encore une question : Le malade est-il confié à vos soins ?

—Non.

—Par conséquent, si je vous indiquais un traitement pour cette nuit, vous ne pourriez pas le faire suivre.

La malheureuse pleurait amèrement.

—Je ne pourrais pas, répondit-elle.

Voyant qu'il n'y avait aucune chance en prolongeant l'entrevue, d'obtenir d'autres renseignements, et désireux de ménager autant que possible les sentiments de l'infortunée, le docteur, s'étant fait donner l'adresse, un quartier fort éloigné et fort inconnu, renouvela sa promesse pour le lendemain. L'étrangère alors quitta la maison aussi mystérieusement qu'elle y était entrée.

On peut imaginer aisément la profonde impression que produisit sur le jeune docteur cette visite extraordinaire ; il y pensa et repensa, mais sans arriver à éclairer le mystère. S'agissait-il d'un de ces pressentiments dont il avait quelquefois entendu parler ? Ce n'était guère probable, car, dans ces cas là, l'individu a le pressentiment de sa propre mort et non pas celle des autres ; cette femme avait parlé d'une autre personne et avec une certitude, une passion qui prouvaient qu'il ne s'agissait pas d'un jeu de l'imagination, d'un rêve. S'agissait-il d'un crime ? Était-il possible que cet homme dût être assassiné dans la matinée et que la femme, complice d'abord et liée par un serment, s'étant repentie, mais ne pouvant toutefois empêcher le crime, se fût résolue au moins à sauver la victime en faisant intervenir à temps un médecin ? Un tel complot était vraiment difficile à admettre là, à deux kilomètres de la grande ville ! Sa première pensée devait être la bonne, cette femme était folle ! Comme cette hypothèse paraissait être la seule plausible, le docteur s'y obstina malgré certains indices qui continuèrent à le troubler et qui le tinrent éveillé toute la nuit, malgré tous ses efforts, le docteur ne parvint pas à chasser de sa pensée l'image de cette femme voilée.

Walworth, c'était là que l'inconnue avait donné rendez-vous au docteur, est un quartier qui, de nos jours encore, est désert et misérable ; mais, il y a trente-cinq ans ce n'étaient guère que des terrains vagues, carrières abandonnées, horribles huttes habitées par les gens les plus suspects ; la plupart des maisons qui, depuis, se sont élevées de tous côtés n'ont été bâties que depuis ; celles qui existaient alors étaient des plus misérables et des plus sordides. Les quartiers qu'il était obligé de parcourir n'étaient pas faits pour relever le moral du jeune médecin et dissiper l'impression d'angoisse et d'inquiétude qu'avait éveillée la singulière visite qu'il allait faire.

Il avait quitté la grande route et traversait par des ruelles tortueuses un vaste terrain marécageux où, de loin en loin, quelque masure achevait de tomber en ruine, là c'était un arbre rabougri, ici une mare d'eau stagnante que la pluie de la veille avait changée en ruisseau, plus loin un petit coin cultivé, entouré de vieilles palissades consolidées avec des pieux arrachés à la hâte, clôture qui gardait à la fois la pauvreté des habitants et peu de scrupules qu'ils avaient de s'approprier le bien d'autrui. De temps à autre, quelque femme en guenilles sortait d'une ignoble masure pour aller vider quelque instrument de cuisine dans le ruisseau, ou pour crier après quelque malheureuse petite fille en savattes qui succombait sous le poids d'un enfant aussi gros qu'elle. Tout était morne alentour, tout prenait un aspect lugubre dans le brouillard du matin.

Après beaucoup de recherches, de marches, de contre-marches, le jeune homme arriva enfin devant la maison qu'on lui avait indiquée ; c'était une construction basse à un seul étage, qui avait l'air encore plus misérable que ses voisines. On avait tiré un grand rideau jaune devant les fenêtres du premier étage et les persiennes du salon étaient closes. La maison, bâtie à l'angle d'une étroite avenue, se trouvait isolée des autres habitations qu'on n'apercevait même pas. Faut-il s'étonner si, dans ces conditions, le docteur hésita une seconde avant d'entrer ? Dans ce temps-là, la police n'était pas du tout ce qu'elle est aujourd'hui ; les faubourgs, très isolés, servaient de refuge aux gens de la pire espèce ; les plus beaux quartiers de Londres n'étaient alors qu'imparfaitement éclairés, et quant aux autres on s'en rapportait pour ça à la lune et aux étoiles. Les voleurs pouvaient donc être parfaitement tranquilles, ils étaient bien sûrs d'échapper aux recherches, et cette impunité sur laquelle ils comptaient les rendait d'autant plus hardis. Quoi qu'il en soit, le docteur hésita un instant, mais un instant seulement, car c'était un homme résolu. Il revint sur ses pas et frappa doucement à la porte.

Aussitôt on entendit à l'intérieur un certain mouvement. Quelqu'un parlait au bout du corridor et une autre personne répondit de l'étage supérieur. Puis ce fut un bruit de pas, le grincement d'une chaîne qu'on détachait ; enfin, la porte s'ouvrit et le docteur se trouva en face d'un homme brun, très grand, très laid, aussi pâle, aussi décharné qu'un squelette.

—Entrez, monsieur, dit cet homme à voix basse.

Le docteur obéit, et l'homme ayant refermé la porte et remis la chaîne, le conduisit dans une petite pièce au fond du corridor.

—J'arrive à temps ?

—Trop tôt !

Le docteur se retourne vivement ; ces étranges paroles font courir un frisson entre ses deux épaules.

—Si vous voulez bien entrer par ici, monsieur, reprend l'homme auquel le geste d'étonnement du docteur n'avait pas échappé ; si vous voulez bien entrer par ici, on ne vous fera pas attendre plus de cinq minutes, je vous assure.

La pièce dans laquelle on introduisit le docteur, et dans laquelle on le laissa seul, était froide et nue ; deux chaises de paille et une table de sapin composaient tout le mobilier. Quelques tisons achevaient de brûler dans l'âtre, sans autre résultat apparent que de faire ressortir l'humidité qui suintait le long des murailles. La fenêtre, dont les vitres brisées en plus d'un endroit étaient recollées avec des bandes de papier, donnait sur un enclos fangeux. Le silence le plus complet régnait dans la maison aussi bien qu'au dehors. Le jeune docteur s'assit près du feu, se demandant ce qui allait résulter de cette première visite professionnelle.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, lorsqu'il entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la porte. Alors ce fut dans le corridor un va-et-vient précipité, un bruit de voix, des pas dans l'escalier, comme si deux ou trois hommes eussent été occupés à transporter quelque chose de trop lourd dans la chambre au-dessus. Nouveaux pas dans l'escalier, les hommes ayant achevé leur œuvre, quelle qu'elle fût, quittaient la maison, le docteur entendit la porte extérieure se refermer, puis tout rentra dans le silence.

Au bout de cinq minutes peut-être, au moment où le docteur allait se mettre en quête de quelqu'un qui pût le renseigner sur tout ce qu'on attendait de lui, la porte s'ouvrit et la femme qui était venue le trouver la veille parut. Elle était vêtue exactement de la même manière, le visage couvert du même voile noir. Un instant, le docteur eut l'idée que ce pouvait être un homme déguisé en femme ; les femmes de cette taille sont rares, et puis, pourquoi ce mutisme absolu ? Mais les sanglots convulsifs, l'attitude désespérée de la malheureuse le convainquirent bientôt de l'absurdité de sa supposition, et il la suivit. La femme le conduisit au premier étage dans la pièce du devant, et s'arrêta sur le seuil pour le laisser passer. Cette pièce n'était guère mieux meublée que celle du rez-de-chaussée : une vieille caisse de sapin, quelques chaises et un lit de camp sans le moindre rideau et recouvert d'un couvre-pied bariolé, voilà tout le mobilier. Le demi-jour que laissait pénétrer le rideau jaune que le docteur avait remarqué de l'extérieur, rendait tout ce qui se trouvait dans la pièce à peine distinct et revêtait tous les objets d'une teinte uniforme, si bien qu'il n'aperçut pas tout d'abord un corps étendu sur le lit au pied duquel la pauvre femme s'était précipitée.

Le corps enveloppé dans un drap et recouvert de couvertures était rigide et sans mouvement ; la tête et le visage, ceux d'un homme, restaient seuls à découvert ; encore les traits étaient-ils en partie cachés par un mouchoir qui passait sous le menton et allait se nouer sur le sommet de la tête ; les yeux étaient fermés, le bras gauche pendait lourdement, et la femme s'était emparée de la main inerte.

Le docteur, écartant doucement la pauvre femme, prit cette main dans les siennes.

—Grand Dieu ! s'écria-t-il en la laissant échapper, mais cet homme est mort !

La femme bondit à ces mots en se tordant les mains :

—Oh ! ne dites pas cela, monsieur, s'écria-t-elle avec désespoir. Oh ! ne dites pas cela ! Je ne saurais le supporter, non, non, je ne peux pas ! N'a-t-on pas souvent rappelé à la vie des êtres que des médecins inhabiles avaient condamnés ? D'autres sont morts qui auraient vécu s'ils avaient reçu les soins nécessaires. Oh ! monsieur ! qu'il ne soit pas dit qu'on n'a rien tenté pour le sauver ! A cette minute même, la vie est peut-être en train de s'échapper ! Essayez, monsieur, pour l'amour de Dieu ! Faites quelque chose !

Tout en parlant, elle cherchait à réchauffer les mains du malheureux. Elle les serrait entre les siennes, les baisait ; mais dès qu'elle les abandonnait, elles retombaient sans vie sur les couvertures.

—Tout est inutile, ma pauvre femme, reprit le docteur avec douceur, retirant la main qu'il venait de poser sur la poitrine de l'homme.

—Un moment, pourtant. Tirez ce rideau.

—Pourquoi ? demanda la femme se relevant vivement.

—Ouvrez ce rideau, répéta le docteur d'une voix émue.

—J'ai moi-même obscurci la chambre avec intention, s'écria la femme en se précipitant entre lui et le rideau qu'il se préparait à ouvrir. Oh ! monsieur, ayez pitié ! Si tout est inutile, si réellement il est mort, n'exposez pas ce pauvre corps à d'autres regards que les miens.

—Cet homme n'est pas mort d'une mort naturelle, reprit le docteur. Il faut que je voie le corps.

Et soudain, avant que la femme ait eu le temps de l'en empêcher, il avait ouvert le rideau. Le jour entrait à flot dans la chambre, inondant le lit.

—Ce n'est point une mort naturelle, reprit-il, montrant le corps et scrutant attentivement le visage de la femme qui venait de rejeter loin d'elle son chapeau et son voile et restait à découvert devant lui.

Cette femme pouvait avoir cinquante ans environ et avait dû être remarquablement belle. Le chagrin et les larmes avaient creusé sur ses joues pâles des sillons que le temps seul n'eût pu y mettre. Le tremblement convulsif de ses lèvres, l'état fiévreux de ses regards indiquaient une raison prête à sombrer sous l'excès des souffrances morales et matérielles.

—Ce n'est pas une mort naturelle, reprit encore le docteur, en fixant toujours sur elle son regard inquisiteur.

—Non, ce n'est pas une mort naturelle, répéta la femme.

Cet homme a été assassiné.

—Dieu en est témoin, reprit la femme avec exaltation. Il a été assassiné sans pitié.

—Par qui ? demanda le docteur, saisissant la femme par le bras.

—Reconnaissez la marque du meurtrier, fit-elle......

Le docteur se pencha de nouveau vers le cadavre : le cou, très enflé, était cerclé de bleu. Soudain la vérité se fit jour.

—C'est un des hommes qui ont été pendus ce matin.

—Oui, répondit la malheureuse avec un calme effrayant et en jetant autour d'elle des regards égarés.

—Qui est cet homme ? demanda le docteur.

—*Mon fils*, répondit la femme.

Et elle tomba sans connaissance au pied du lit.

C'était la vérité : un camarade, non moins coupable, avait été gracié faute de preuves, lui avait été condamné et exécuté.

Revenir sur les circonstances de cette triste affaire, à tant d'années de distance, me paraît inutile. C'était d'ailleurs une histoire fort banale : la mère, sans argent, sans amis, s'était privée de tout pour son enfant ; l'enfant, devenu jeune homme, en dépit des prières maternelles, oubliant tout ce qu'elle avait souffert pour lui, s'était jeté dans une vie de dissipation qui l'avait vite conduit au crime, vie qu'il s'était terminée pour lui par une mort ignominieuse, pour sa mère par le désespoir et la folie !

Pendant de longues années, malgré le travail, malgré le succès, malgré la gloire, le jeune docteur entoura de soins et visita quotidiennement la pauvre folle. Non seulement il le soutenait matériellement, mais il l'encourageait, l'aidait. Grâce à lui, elle passa ses dernières années dans le bien-être. Au moment de mourir, ayant recouvré pour un instant le souvenir et la conscience d'elle-même, la malheureuse fit monter vers le ciel une prière si ardente pour son bienfaiteur que certes elle fut entendue. Le bonheur dont le docteur avait été l'instrument lui a été rendu au centuple. Aussi, au milieu des honneurs, de la gloire, qu'il a si bien mérités, garde-t-il un souvenir précieux et reconnaissant à la femme voilée.

(Traduit de l'Anglais par)

ROBERT DE CERISY.

En Suisse.

UTILISATION DES CHUTES D'EAU.—CURIEUX EXEMPLE DE TRANSPORT ÉLECTRIQUE DE LA FORCE.—A 900 MÈTRES D'ALTITUDE.—PRODUCTION DE LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE SANS MOTEUR APPARENT, ÉLÉVATION DES EAUX, TRACTION FUNICULAIRE.—CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE A 57 0/0 DE PENTE.—SYSTÈME ABT.—50 CHEVAUX DE FORCE TRANSPORTÉS LE LONG D'UN FIL DE 4 KILOMÈTRES DE LONGUEUR.—COUPS DE FOUDRE EN MONTAGNE.

(Extrait de la "Revue des Science" de M. HENRI DE PARVILLE, dans le *Journal des Debats*, du 18 octobre.)

Pendant que, tous ces temps derniers, nous parcourions les grandes routes, nous avons rencontré en Suisse une des plus jolies applications du transport électrique de la force que l'on puisse imaginer. On voit bien que là-bas les règlements administratifs n'empêchent pas, comme à Paris, l'essor de l'industrie électrique. Il y a de l'eau en abondance, et, avec des chutes d'eau, on fabrique l'électricité à bon compte ; aussi la lumière électrique brille-t-elle un peu de tous côtés, dans les hôtels, sur les sommets, sur les bateaux. L'électricité commence à régner partout dans ce pays de vraie liberté. Tous les touristes français qui passent une partie de l'été sur les bords du lac Quatre-Cantons ont remarqué les *deux nez*, ces deux promontoires qui séparent le lac proprement dit de Lucerne du lac de Gersau et de Brunnen. Le promontoire Sud barre le lac pour former, d'un côté, le golfe de Stansstad, et, de l'autre, le golfe de Buochs ; c'est une petite chaîne de montagne, ancienne île, dont le sommet atteint 1131 mètres (le Hammerschwand) ; elle descend presque à pic dans le lac, du côté de Lucerne. Mais qui ne connaît le Burgenstock ? Sur la crête, qui regarde le Pilate, à 870 mètres au-dessus de la mer, à 433 mètres au-dessus des eaux du lac, s'élève un hôtel très fréquenté par les Parisiens. C'est là que l'on a fait une installation électrique très curieuse.

Le problème à résoudre était triple. Il s'agissait d'éclairer tout l'établissement à la lumière électrique, d'aller recueillir 400 mètres plus bas sur le versant de la montagne, l'eau pure d'une source abondante, enfin, d'élever directement les touristes le long de la muraille de roches par un chemin de fer à très forte pente, des bords du lac jusqu'à l'hôtel. On ne pouvait songer à avoir recours aux machines à vapeur. Il eût fallu transporter la houille en haut, ce qui eût été coûteux et l'on tenait d'ailleurs à proscrire les locomotives dont la fumée souille l'air. Il est à remarquer, en effet, que les chemins de fer que l'on multiplie en Suisse présentent le grave inconvénient de salir l'air si pur des montagnes. Sur le parcours du Gothard, au Brunig, la fumée jaune des locomotives emplit les vallées. A Amsteg, à Meiringen, l'air est saturé de fumée dans le voisinage des stations. Au Burgenstock, véritable station aérothérapique, la fumée a été complètement bannie. On est allé chercher la force au loin, et on l'a transportée sur place par un fil télégraphique.

Au bas de la montagne, dans la plaine, entre Buochs et Stans, on a utilisé une rivière qui descend d'Engelberg, l'Aa, pour mettre en mouvement des turbines d'une puissance de 120 à 150 chevaux. Ces turbines font tourner deux machines dynamo électriques qui fabriquent le courant. Le courant, à son tour, est envoyé par une ligne sur poteaux, de 4 kilomètres de longueur, jusqu'à la crête opposée de la montagne où est bâti l'hôtel.

La ligne monte, à travers la montagne, jusqu'à un pavillon où l'on a groupé les machines dynamo réceptrices. Ces deux nouvelles machines reçoivent le courant et entrent en mouvement. Les dynamo sont du type Thury. Les machines génératrices d'en bas font 800 tours par minute, développant avec une intensité de 25 ampères une tension de 800 volts ; elles absorbent ensemble 60 chevaux. Les machines réceptrices d'en haut font 750 tours et donnent 671 volts. Elles produisent un travail utile de 43.15 chevaux ; chaque groupe est relié en tension pour vaincre la résistance de la ligne. La ligne est du système à trois conducteurs en cuivre de 4.5 millimètres ; on a dû prendre un conducteur intermédiaire pour pouvoir au besoin ne faire travailler qu'une machine dynamo. Le rendement utile de cette transmission à 4 kilomètres atteint 75 0/0.

Voilà donc transportés là-haut, à travers une simple ligne sur poteaux, à 870 mètres au-dessus de la mer, environ 43 chevaux disponibles. On en prend, le soir, 30 pour allumer 225 lampes à incandescence de 10 bougies et une lampe à arc de 2,000 bougies qui projette sa lumière au loin. Une machine spéciale alimente toutes ces lampes ; elle est construite par la "Zürcher Telephon Gesellschaft." Le reste de la force est employé à la traction du chemin de fer qui n'exige souvent que la mise en marche d'une seule dynamo, puisque la force absorbée par l'éclairage est généralement disponible. Dans l'intervalle du passage des trains, l'énergie électrique sert à actionner un système de pompes élévatoires installé à une distance de 600 mètres du pavillon, à 400 mètres en contrebas. Nouveau transport de la force. Un fil de cuivre porte le courant à une petite dynamo de 15 chevaux qui fait marcher les pompes. L'eau est élevée par un système de tuyaux qui longe le flanc de la montagne.

Le chemin de fer du Burgenstock présente de l'intérêt ; c'est le chemin à plus forte pente que nous connaissions ; sa pente est à peu près celle d'une planche que l'on placerait à plat sur nos escaliers ; c'est presque un ascenseur. Beaucoup de personnes avouent avoir ressenti un peu d'émotion en s'engageant sur cette voie extrêmement inclinée. La voie part des bords du lac, de Kehrsiten, station des bateaux de Lucerne à Alpnach, s'engage dans le roc calcaire qu'on a dû entailler pour lui faire place, monte d'abord en droite ligne et s'infléchit à droite pour atteindre le sommet. Sa longueur est de 936 mètres. La pente est au commencement de 32 0/0, elle atteint vite 57 0/0.

Le nouveau chemin de fer est funiculaire avec garage et changement de voiture à mi-chemin. Le câble a la longueur de la ligne ; il est guidé par des poulies. Les machines installées au sommet, en faisant tourner des tambours opèrent une traction sur le câble fixé au vagon. Le câble s'enroule d'un côté et se déroule de l'autre. Le vagon monte entraîné par le câble ; au même temps, le vagon lié à l'autre extrémité du câble descend, et à mi-chemin les deux vagons se rencontrent ; les voyageurs du vagon montant passent dans le vagon descendant et réciproquement ; la voiture qui montait redescend et celle qui descendait remonte. On évite par ce transbordement de donner au câble une longueur double, ce qui augmente la sécurité. (Ce système avait déjà été employé au chemin de fer de Lugane construit aussi par M. Abt.) Au milieu de la voie court de haut en bas une crémaillère Abt, système très répandu aujourd'hui, plus économique et plus solide que la crémaillère à échelons Riggenbach employée au Rigi. La crémaillère est double, à dents d'acier qui chevauchent les unes sur les autres. Le vagon porte en son milieu une grande roue dentée, qui mord sur les dents de la crémaillère ; il se hisse le long de ce point d'appui entraîné par le câble. Tout danger est écarté, car le câble a un diamètre de 30 millimètres et se compose de 114 fils de 3 millimètres carrés ; la résistance à la rupture est de 48 kilog. par millimètre carré. Viendrait-il à se rompre qu'immédiatement, automatiquement, une roue d'arrêt saisirait la crémaillère et arrêterait la voiture ; en dehors de cet arrêt, il existe aussi des freins puissants dont l'action est suffisante pour maintenir le vagon sur place. Enfin, toute possibilité de déraillement est écartée, parce que chaque voiture porte deux guides de sûreté qui glissent avec elle le long de rainures ménagées dans la crémaillère. Les rails sont à 1 mètre l'un de l'autre, du type Vignol, pesant 22 kilog. 5. La voie est tout entière du système Abt et construite sous la direction de cet ingénieur par les propriétaires du Burgenstock, MM. Bucher et Durrer.

Chaque vagon est à quatre compartiments pouvant contenir chacun 6 voyageurs ; il emporte, au total, 24 voyageurs. Le conducteur prend place sur la plateforme qui termine la voiture. Le vagon pèse vide 4,000 kilog., avec ses voyageurs, 6,000 kilog. Le câble file avec une vitesse de 1 mètre par seconde. On fait le trajet en 20 minutes environ, transbordement compris. Une ligne téléphonique réunit au pavillon des machines la station de départ et le garage ; d'autres lignes vont à la turbine de Buochs, à l'hôtel et au village de Stansstad.

Le service est parfaitement organisé au sommet ; du bout du doigt, on met les machines en mouvement, on arrête le câble, on accélère ou modère sa vitesse ; le mécanicien a même sous ses yeux un tableau qui fixe à chaque instant la position de la voiture sur la voie. Toute cette installation est parfaite, bien que très complexe.

Il a fallu aussi prendre beaucoup de précautions contre la foule. Pendant un seul orage, l'année dernière, on ne compta pas moins de neuf décharges foudroyantes sur la ligne de transport de la force. On a dû multiplier les paratonnerres pour mettre les machines à l'abri des surprises de l'électricité atmosphérique.

Le nouveau chemin de fer fonctionne seulement depuis le 8 juillet de cette année. Ajoutons, pour rassurer ceux qui voudraient s'en servir en 1889, qu'il n'a été mis en service qu'après avoir subi une épreuve décisive ; on avait fait déjà, en 1887, pour monter le matériel plus de 2000 voyages consécutifs.

Tel est, en quelques mots, le petit tour de force réalisé à Burgenstock. Avec une simple prise d'eau dans la plaine, on a engendré de l'énergie électrique que l'on a fait passer par un fil jusqu'au sommet, et l'on a obtenu sur place de la lumière et, sur le versant de la montagne, la traction de voitures le long d'un chemin funiculaire. Autrefois, on aurait crié à la magie !

STRABISME ARTIFICIEL.—D...., dit Joanne, repris de justice, avait été surpris par une dame Mazeau, rue du Pont-Louis-Philippe, au moment où il sortait de chez elle après avoir soustrait un sac de bijoux et deux obligations.

Le malfaiteur put prendre la fuite ; mais plus tard, ayant eu l'imprudence de vouloir négocier les titres dérobés et frappés d'opposition, il fut retenu de force dans la boutique d'un changeur, qui le fit arrêter.

Confronté avec sa logeuse, rue des Amandiers, et avec Mme Mazeau, la victime, D.... ne fut pas reconnu par ces deux femmes.

—C'est bien lui, disaient-elles, mais ce n'est pas lui tout de même.

—Pourquoi ?

—Parce que notre homme ne louchait pas et celui-là louche affreusement.

M. Diers examina attentivement le malfaiteur et s'aperçut qu'il avait un œil de verre.

Le magistrat se leva, vint au prisonnier et lui remit l'œil en place.

—C'est bien lui ! s'écrièrent à la fois les deux femmes.

La reconnaissance était faite, le truc dévoilé.

D.... a avoué que le déplacement de son œil de verre lui avait été souvent utile au cours de sa carrière de malfaiteur.

DÉCOUVERTE EN ESPAGNE.—On vient de découvrir, près de la ville de Figueira du Foz, province de l'Estramadura (Espagne), d'importantes constructions mégalithiques, au lieu dit Brenha, sur la pente de grandes roches fossilifères, où sont construits des dolmens.

Les fouilles qu'on vient de pratiquer ont mis à jour, au centre de ces tumulus, des chambres renfermant des fragments des humains et des instruments, des haches, couteaux, grattoirs, pointes de javelots, flèches et polissoirs. On y a aussi trouvé des restes de céramique, dont l'argile est noire et rouge.

L'oncle Thomas est gravement malade.

—Je veux le voir, je veux le voir ! dit son neveu.

—Impossible, monsieur, répondit la gouvernante ; la moindre émotion peut le tuer raide.

—Raison de plus ! s'écrie le neveu égaré par sa douleur.

En police correctionnelle ;

Le président.—C'est la huitième fois que vous comparaissez pour délit d'ivresse manifeste.

Le prévenu.—Mon président, je ne suis pas un ivrogne. (D'un ton tragique.) Je bois pour oublier !

Le président.—Mais vous n'oubliez jamais de boire !

BULLETIN FINANCIER.

Samedi 3 novembre 1888.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,6[illegible] 00	$214,081 00
Même temps la semaine dernière	1,661,066 00	194,451 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80 à 4 90; 20 marcs, $4 65 à 4 75; 20 francs, $3 80 à 3 90; doublons espagnols, $15 40 à 15 60; doublons mexicains, $15 40 à 15 60; 25 pesetas espagnols, $4 70 à 4 75; 20 pesos, mexicain, $19 40 à 19 60, or mutilé américain, 90 à 95c.; dollars mexicains, 74 à 76; sols péruviens, 74 à 74¼; pesos chiliens, 74 à 74¼; argent mutilé américain, 80c. par once; 5 francs, 85 à 95c.; argent anglais, par £, $4 80 à 4 80; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 90; billets de la Banque de France, 19 à 19½; reichsmarcs, billets, 23 à 24.

MARCHÉ MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue à être en demande mais moins ferme avec la quantité disponible plus libérale.

Papier exceptionnel de A1	8
Prêts sur garanties collatérales	7
Time de do	7
Papier hypothécaire	8

New York—Taux de l'argent—à 2 pour cent. Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 5, consols 97 7/16 à 97 11/16; argent en lingots 42; U. S. 4's 130¼.

Paris—Rentes $2.57½.

CHANGE.

REICHSMARKS—Commercial 94 5/16.

LE STERLING est calme.

Connaissement de navire A1 clair	4.82½ à 4.83¾
Traites de banquier à chéance sans jours	[illegible]

Les FRANCS sont calmes.

Traites de commerce	5.24⅜
Traites de banque à chéance sans jours	5.20

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est facile.

Traites de commerce $1 50 d'escompte.

Traites de Banque au pair.

Les banques tirent des chèques au pair pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Avant 11 A. M.

$15,000 Louisiane 4 s	91¼
5,000 ....do	91¾
18,000 ....do	91¼
$2,000 Bons à prime	138⅝

Entre les appels de 11 h. m. et de 2 p. m.

100 actions du Crescent City RR Co	70
$1,000 City Consol Greenbacks extended	111¼
15 actions du La Ice Man'g Co	7¼
$4,000 Louisiane 4 s	91¼

Après 2 P. M.

50 actions du Louisiana Ice Man'g Co	7½
16 actions du Crescent City RR	70½
$5,000 Bons à prime	138⅞

Après l'appel de 3 P. M.

25 actions du Crescent City RR. Co. (60 and int)	70¼
10 actions du N O Gas Light Co	92
$10,000 Louisiana 4 s	91¼
11,000 ....do	91¼
25 actions du Crescent City RR Co	70¼
25 ..do....do	70¼
10 ..do....do	70¼

Sales of Unlisted Securities.

20 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	19¼
25 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	19¼
25 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) 18 60	19

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de la N.O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Bank of Commerce	10	8½	9¼
Canal & Banking Co	100	....	....
Citizens	100	39¼	44
Germania National	100	....	....
Germania Savings	100	156	165
Hibernia National	100	155	165
Louisiana National	100	....	160
Metro. Loan & Savings	100	122½	125
Mutual National	100	....	134
N O National	100	525	700
People's	50	69	....
State National	100	109	....
Union National	100	119	125
Whitney National	100	195	....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins	100	42	50
Factors and Traders Ins	100	60	65
Firemen's	100	....	....
Germania Ins Co	100	116	120
Hibernia Ins	100	....	70
Home Ins	100	80	95
Lafayette	100	70	....
Merchants Mutual	100	56	60½
Mechanics and Traders	100	113	....
N Orleans Ins Ass	20	18	24
N Orleans Ins Co	50	21	30
Sun Mutual Insurance	100	120	125
Southern Ins Co	100	94	95½
Teutonia	100	121	125
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	89	89½
Crescent City	100	70	70¼
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	108	110
Orleans	50	....	....
St-Charles Street	50	60	....
Actions diverses.			
Hamville Oil Works Co	100	....	....
O C Slaughterhouse	50	27½	28½
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Consumers' Ice Co	100	[illegible]	160
Louisiana Ice Man Co	100	....	7¼
La State Lottery Co	100	....	....
Le Oil Co	100	....	....
Metairie Cimetery Co	100	....	....
N O Gas Light Co	100	[illegible]	92
N O Waterworks Co	100	[illegible]	64
Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	50	[illegible]	46½
Southwestern Brush Electric Light Co	100	....	....
Louisiana Electric Lt Co	100	....	....
Jockey Club	100	....	....
Bons d'État.			
Louisiana 4 s		91¼	91¾
Louisiana 3 s		....	45
Bons de Ville.			
Premiums		138⅞	139
Premium drawn number		....	200
Privilege on Premiums		....	....
Consolidated 6s		....	....
Consolidated Guaranteed		....	....
Consolidated Extended		[illegible]	111½
Extended 6s		....	....
Railroad		....	....
Waterworks		....	....
Park		....	....
City 6 0/0 certificates		[illegible]	105
City 6 0/0 Ctfs for Consol Coup		[illegible]	106¾
City 5s		[illegible]	101¼
City 7's old		[illegible]	116¼
new		[illegible]	117
gold		[illegible]	147½
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock		[illegible]	200
Produce Exchange Stock		....	100
Stock Exchange Stock		....	....
Mechanics, Dealers and Lumbermen's Exchange Stock		....	50
U S 4 0/0		[illegible]	....
Canal & Claib. St RR mort.		....	....
O., St. L. & N. O. R. R. Co.		....	....
Jackson RR 2d mort. coup.		....	....
Jackson RR 2d mort. debt.		....	....
Morgan's L. & T. 1st gold mort.		[illegible]	112
Tex. & Pacific RR 1st gold m't		[illegible]	91⅞
St-Charles Hotel 2e mort.		....	....
Crescent City Ice		....	....
N O City RR Co mort.		[illegible]	125½
St-Charles St RR mort.		....	....
N O Waterworks Co mort.		114¼	....
La Ice Mfg Co mort.		[illegible]	110
Levee S. Cotton Press mort.		....	....
La Electric Lt 1st mort.		[illegible]	102½
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884		45	....
State Warrants Ordin. 1885		[illegible]	....
do do 1886		[illegible]	46¼
do do 1887		[illegible]	....
do do 1888		[illegible]	....
Police Cts		[illegible]	....
School Cts		[illegible]	40
City Scrip, old		[illegible]	....
new		....	60
Jan. Int. Ctfs. on State Consols		31	45
Ctfs émis en vertu de l'acte 23 de 1880		....	....
Unpaid State Coupons No 12 (Janv. 1 1890)		[illegible]	33
Unpaid State Coupons prior to No 12		35	....
Unpaid City Coupons		....	....
Half paid Coupons		....	....
State School Warrants		40	60
Unlisted Securities.			
Mex. Int. Imp. (Lottery) Co.		18	19¼

1 Avec dividende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Occasional Issue. 6 New Stock. Pour moins de $5000 et plus de $1000.

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du dehors et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 5750 balles, comprenant 500 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est stable.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅝c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, 200 balles.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	6 15/16	6 15/16
Ordinary	7 7/16	7 7/16
Good Ordinary	8 1/16	8 1/16
Low Middling	8 13/16	8 13/16
Middling	9 5/16	9 5/16
Good middling	9 13/16	9 13/16
Middling Fair	10 5/16	10 5/16
Fair	11 3/16	11 3/16

FUTURS.

Stables.

Novembre 9.19 à 9.21; décembre 9.20 à 9.21; janvier 9.30 à 9.31; février 9.41 à 9.42; mars 9.51 à 9.52; avril 9.61 à 9.62; mai 9.71 à 9.72; juin 9.81 à 9.82; juillet 9.90 à 9.91; août 9.84 à 9.86.

Les ventes comprennent 15,200 balles.

MARCHÉS DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans 9 5/16; à Galveston 9 5/16; à Mobile à 9¼; à Savannah à 9 15/16; à Charleston à 9¼; à Wilmington 9 5/16; à Norfolk 9 7/16; à Baltimore à 9¾; à New York 9 13/16; à Boston 9⅞ à 10; à Philadelphie à 10⅛, à Memphis 9¼; à Augusta 9¼.

MARCHÉ DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Stable.

Cotes: Middling Uplands 9 13/16; Middling Gulf 9 15/16.

FUTURS.

Très stables.

Novembre 9.51 à 9.52; décembre 9.62 à —; janvier 9.74 à 9.75; février 9.85 à 9.86; mars 9.95 à 9.96; avril 10.04 à 10.05; mai 10.14 à —; juin 10.22 à —; juillet 10.28 à 10.30; août 10.35 à 10.36.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 402,101 balles; même temps l'année dernière, 536,271 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 1,593,217 balles; même temps l'année dernière 1,985,577 balles.

EXPORTATIONS A L'ÉTRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 218,838 balles; même temps l'année dernière, 302,752 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 835,658 balles; même temps l'année dernière, 1,124,643 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 158,257 balles; même temps l'année dernière, 207,597 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 620,019 balles; même temps, l'année dernière, 663,775 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Calme ; la demande est modérée.

Cotes—5 11/16d pour le Middling Américain.

FUTURS

Fermes.

MARCHÉ DU HAVRE.

Calme et stable.

Cotes—70 fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 68½fr. pour le Low Middling (sur mer).

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—

Ventes 3912 barils et 267 boucauts de sucre et 1627 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Stable.

Choice	— @ —
Strictly prime	— @ —
Prime	4⅞ à 4⅞
Fully fair	— à 4¾
Good fair	4 7/16 à —
Fair	4½ à 4⅝
Good common	4¼ à 4⅜
Common	4⅛ à 4¼
Inferior	— @ —

CENTRIFUGAL—Facile.

Plantation granulated	— @ 7
Off granulated	— @ —
Choice white	6⅝ @ 6¾
Off whites	6⅝ @ 6⅝
Gray off white	— @ 6⅝
Fancy yellow clarified	— @ —
Choice yellow clarified	6½ à 6 3/16
Prime yellow	5 15/16 à 6
Off yellow	— à 5⅞
Seconds	4½ @ 5⅝

MELASSE—Open kettle, les qualités supérieures sont fermes.

Fancy	— @ —
Choice	42 @ 43
Strict prime	40 @ 41
Good prime	36 @ 38
Prime	32 @ 34
Good fair	29 @ 30
Fair	27 @ 28
Good Common	— @ 25
Common	— @ —
Inferior	— @ —

CENTRIFUGAL—Stable.

Fancy	— @ —
Choice	— @ —
Strictly prime	24 @ 25
Good prime	— @ —
Prime	— @ —
Good fair	18 @ 19
Fair	15 @ 16
Good common	14 @ —
Common	— @ —
Inferior	— @ —

SIROP—25 à 34.

RIZ.

RIZ BRUT—Marché ferme.

Cotes du riz brut $2 25 à 4 00. Ventes actuelles du riz brut : $2 25 à 3 90.

RIZ ECALÉ—

Head	5¼ @ 6¼
Choice	— à —
Prime	5 @ 5¼
Good	4½ @ 4¾
Fair	4¼ @ 4½
Ordinary	3¾ @ 3⅞
Common	3 @ 3½
No 2	2½ @ 2¾

RIZ ECALÉ—Ferme et en bonne demande.

RIZ POLI—$14 00 à 15 00.

SON—$12 00 à 13 00.

Recettes — Sacs riz brut 2391, barils riz écalé 106.

Ventes—Sacs riz brut 3026, barils riz écalé 1266.

FARINES.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse :

FARINE—Plus active.

Patents $6 10 à 6 35; extra fancy $5 60 à 5 70; Fancy $5 50 à 5 40; choix $4 50 à 4 60 le baril.

FARINE DE MAIS—$2 50.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat Jour patente $6 25 à 6 50 le baril; extra fancy $5 80 à 6 00, fancy $5 65 à 5 75, choix $4 65 à 4 90, Minnesota flour, bakers $6 50 à 6 75, patente $7 50.

FARINE DE MAIS—$2 55 à 2 60.

CREAM MEAL—Choice $3 10.

GRITS—Choice $3 00.

HOMINY—$3 25 le baril.

FARINE DE SEIGLE—$4 25.

OAT MEAL—Coarse $6 50, fin $6 15 le baril.

OAT FLAKES—$6 50.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS—On cote 54 à 55 pour le blanc, 54 à 55 pour le mêlé et — à 56 pour le jaune.

AVOINE—No 2 de l'Ouest — à 33; choix — à 34; du Texas 38 à 40.

SON—87½ à 90c.

FOIN—Prime $15 00 à 15 50; Choice $16 00 à 16 50.

HORS DE LA BOURSE

Les petits lots se vendent aux prix suivants mais 2 à 4c de plus par boisseau; avoine 2 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 8½c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonne.

PROVISIONS

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont calmes et faciles.

MESS PORK—$16 00 à 16 12½.

VIANDES SALÉES SÈCHES — Epaules à 6; short clear sides 8¾ à —; short rib sides à 8⅞; long clear 8½.

BACON—Epaules 8½ à —; short rib sides à 9⅝; long clear sides 9¼ à 9⅞; short clear sides 9½ à —.

GRAISSE—En tierçons, raffinée, 8¼ à —.

JAMBON—12 à 14½.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE

DIVERS—Jobbing—Prime mess à $15 50; pig pork $9 25 à 9 50 le demi-baril; à $15 50 le baril; extra prime and rump work à $15 00. Plain or canvassed shoulders 8½ à 9. Boston cut shoulders fancy, small, à 10¼; pic-nic à 9½. C. C. breakfast bacon 11 à 12½; choice to fancy s. c. c. hams 12 à 13½.

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $12 00 à 12 50; plate beef $11 00 à 11 50 en baril; extra plate à $7 00 en demi-baril; extra mess $5 00 à 5 25; extra mess beef $8 75 à 9 00 le baril; New York Fulton Market 8 00 le demi baril.

EPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFÉ — Prime 17¾ à 18; good 17¼ à 17½; fair 16¾ à 17; ordinary 15¼ à 15½; commun 14¼ à 14½ la livre.

THÉ—Extra Formosa, 85c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 80c; fair to medium 24 à 35; imperial extra choice 80c à $1 00; fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 36; gunpowders, fair to finest 30 à $1 20.

BEURRE—Western Creamery—Extra 29 à 30; extra firsts 24 à 25; firsts 22 à 23; seconds — à —; Western Dairy—Extra 18 à 19c; extra firsts 16 à 17; first — à —; commun à 15. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE — New York creams, fancy, à 13; Western Cheddars full cream à 12; Young America's full cream à 13; Western twins, full cream, fancy, à 12½; Western flats, fancy full cream, à 12¾; Ohio flats, best skims choice 8 à 10; Western flats, skims, à — à —.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 75c; City Fine 95c; City Crushed 75c; Rock Salt ⅝c la livre; pocket Salt 1½ à 5 selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weight 8½ à 9½c la livre.

AMIDON—2½ à 3c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ½ à 1c de plus par livre.

DU PAYS—Oranges de la Louisiane $4 50 à 5 25; Pommes $1 25 à 2 00 le baril; pacanes du Texas — à —; pistaches rouges du Tennessee 4½ à 5c la livre; de la Virginie 7c; raisins secs de la Californie $2 50 à 2 75 la boîte; muscatelle $2 50; raisins 40 à 50c le panier; Cape Cod cranberries $9 50 à 10 00, pacanes de la Louisiane 12½ à 25c la livre.

ETRANGERS — Oranges impériales — à — la boîte, oranges de Palerme — à —; oranges de Messine — à —; Citrons de Messine $3 00 à 4 00; Citrons de Palerme $3 00 à 4 00; Raisins de Malaga London Layers par boîte $3 75; par demi-boîte —; par quart de boîte — c.; raisins de Malaga en kegs $3 25 à 3 50, en barils $6 25 à 6 50; Bananes 75c à $1 00 le régime; Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime; Dates 5½c la livre; Dates persanes 6½c la livre en boîte; Fard dates 9c. Currents 7 à 8c la livre; Figues sèches layers 15 à 16c la livre; Pruneaux 7c la liv.; Citrons 22½c la liv.; Amandes Tarragona 17c la livre; Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 11c; Noix de Naples 16c; Noix de coco $32 50 le 1000, 4c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton la t $11 00; tourteaux $21 50 à 22 50 per long ton shipside; farine de graine de coton, ville et campagne, jobbing au dépôt, à $20 50 per short ton. Huile de coton crue 38 à 40 le gallon; huile raffinée 50.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ¼ à ½c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE — Western $1 35 à 1 75 le baril; in bulk $1 35.

PATATES DOUCES—$1 40 à 1 50.

OIGNONS—De l'Ouest $1 30 à 1 35 le baril.

AIL—Italien 30 à 60c per bunch.

CHOUX—3 à 4c par tête.

CHOUCROUTE—$4 00.

HARICOTS—Choice Northern 3½ à 3¾; Red kidney choice — à —; New-York red kidneys à 5; western white kidney à —c; pois verts 3½.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 15 à 25c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et ½ à 1½c de plus par douzaine d'œufs.—Grosses volailles de l'Ouest $4 00 à 4 50 la douzaine; poulets $1 75 à 3 00; canards $2 50 à 3 50; oies $4 50 à 5 00; dindes jeunes $7 00 à 9 00, vieilles $12 00 à 15 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 00 à 3 50, poulets $1 75 à 2 50, canards $2 00 à 2 50; oies $3 50 à 4 00; dindes $9 00 à 12 00.

ŒUFS—Ceux de l'Ouest 16 à 17c; ceux de la Louisiane 18 à —.

SUIF—5c la livre pour celui de la ville; 4½ celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 18 à 19c la livre.

MIEL—Strained 40 à 60c le gallon.

LAINE — Burry 10 à 12c la livre; Louisiane clear 18 à 19, clear lake 20 à 21c.

PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au-dessus 5½c; steer et peaux de vaches 30 à 70 livres 4½c, kips, 14 à 30 livres, 6½c; peaux de veau 35c pièce.

PEAUX DE LA CAMPAGNE—Green salted — à 5; dry flint 7 à 7½; dry salted — à 6c la livre; damaged green hides 2c off, damaged dry ⅓ off.

PELLETERIE—Otter — à —; castor — à — pièce; loutre — à — pièce; raccoons — à —.

PEAUX—Chevreuil 16 à 20c la livre; moutons 10 à 50c pièce, chèvre 10 à 30c.

MOUSSE — Mêlée 2 à 2½c la livre; grise 1 à 1½, noire 2¾ à 3½c.

PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre; commun 10 à 15c.

CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce; cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—Heavy and Régie kinds lugs 3 à 5½. Leaf 6 à 12c.; Cutting and Barley sorts 6 à 10; Leaf 11 à 20.

TABAC MANUFACTURÉ—Jobbing, par livre—Fine plug 60c à $1 05; fine medium 53 à 63c; Bright quarters and common 11-inch 4 s et 5's, 25 à 35c. Bright navy, 30 à 45c, fancy natural leaf 50 à 80c; fine-cut chewing 30 à 67c; granulated smoking 25 à 70.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. An détail il faut payer 25 à — de plus par baril. Pitch, $1 50 à —; goudron $2 25 à — le baril; $3 00 à — le demi baril. Résine—D E F $1 00, G 95c, H $1 00; I $1 25; K $1 40, M $1 75, N $2 25; W G $2 75; W W $3 15. Essence de térébenthine 41c, jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—Jute Bagging—En petits lots—Bagging, 1¾ livre à 12½c la yarde; 2 livres 12¾ à 13; 2¼ livres, 13½c; bailing twine 10½ à 11c la livre.

COTTON BAGGING — Lane Mills — 12½c per yard.

COTTON TIES—$1 05 le paquet.

CHARBON

PITTSBURG—Famille 50c le baril, $5 00 le boucaut. Anthracite à $9 00 le ton, bateaux 40c; steamers $4 50 la tonne, en gros 25c le baril.

ALABAMA—Splint pour familles 50c; Corona pour familles 50c.; Montevallo 65c. le baril pour familles; Helena pour familles 65c; steam coal sur chars $4 00 le ton.

QUINCAILLERIE.

AXES—Hunt's	$6 50 @ 7 50
Double bit	.... @15 00
AXLE GREASE—Fraser's kegs	4½ @ [illegible]
Boxes, gross	10 00 @10 50
BELLOWS—Blacksmith, 28 to 42 in.	6 00 @22 00
BRASS—Sheet par livre	.... @ 25
COTTON SCRAPERS	2 40 @ 3 00
CHAINS—Trace	30 @ 75
Ox, ¾	5 @ 7
COPPER—Roofing par livre	.... @ 25
Brazier's sheets, 12 livres et au-dessus	.... @ 25
HAMS—H. B. No 0 to 6	2 50 @ 5 50
A. B. No 00 to 3	2 35 @ 5 00
Lyndon's bright crown, 00000 to 3	4 60 @ 8 00
ROTARY HOES—Malion's	.... @50 00
Avery's	125 00 @ —
Stubble diggers	.... @75 00
HOLLOW WARE—Skillets	3 @ 4
Anvils	@ 10
IRON—Flat, 1½ to 4 inches by ⅛ to 1	2½ @ [illegible]
Round, 1 to 1⅞ inches	2½ @ [illegible]
Painted	4½ @ [illegible]
Bands—Light, 3 to 6x⅛	2 65 @ 3 00
Heavy, 3½ to 6x¼ inches	2 45 @ 3 00
Hoops—1 to 2 inch	3 @ 3½
Sheet—No 16 to 14 G	2 65 @ 2 75
Galvanized, No 26 G	6 00 @ 9 50
LEAD—Pig, par livre	5¼ @ ....
Sheet, par livre	....
STEEL NAILS—12 à 40d basis	.... @ 2 20
OAKUM—Navy	.... @ 7¼
United States Navy	.... @ 9 00
Best	.... @10 00
PLOWS—Avery, cast, Nos ½ to 1	2 75 @ 3 75
Avery, steel	4 50 @20 00
Avery, double shovels, wooden beams, net	.... @ 2 25
Avery, double shovels, iron beams, net	.... @ 2 25
Magnolia sweeps, all sizes, net	2 00 @ 2 50
Double plows, Allemon's, No ½ to 2, each	25 00 @30 00
PLOW STEEL—5 to 12x¼ to 2/3	4½ @ 4¾
ROPE—Sisal, ⅜ in. and larger, basis	10 @ 11
Manila	12½ @ 13½
Cotton, 5/16 et ¾	14 @ 15
SPADES—Ames'	10 50 @12 00
Rowlands	6 00 @ 7 00
SHOVELS—Ames'	9 50 @11 00
Rowlands	6 00 @ 7 00
SWEEP IRON—7 to 12x¼ to 5/16	3½ @ 4
TIN—Roofing, 1x20x28 inches	.... @12 50
I. C., do	.... @ 9 50
1x14x20	.... @ 7 00
I. C., 1x14x20	.... @ 5 00
Block, par livre	26 @ 27
TURPENTINE—Par gallon	.... @ 38
VISES—Peter Wright's	.... @16 00
WIRE—Barbed fence, galvanized	.... @ 4½
ZINC—Sheet par livre	6½ @ 7
SHOT—Drop	.... @ 1 40
Buck, 25 liv. bags	.... @ 1 65
POWDER—25 liv. kegs	.... @ 5 00

MARCHÉ AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—	
Choice fat par liv. gross	2 @ 3½
fair to common	.... @ 3
MISSISSIPPI, ALABAMA, &C, GRASS	
CATTLE—1re qualité, par tête	$15 00 @22 00
2me qualité, par tête	$10 00 @15 00
Vaches communes et vieilles	7 00 @10 00
VEAUX—1re qualité, par tête	4 00 @ 6 00
2me qualité, par tête	2 50 @ 4 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête	7 00 @10 00
2me qualité, par tête	3 00 @ 6 00
PORCS—Good fat Western, par liv. gross	6¼ @ 7
Fair Ouachita par liv. gross	4 @ 4½
MOUTONS—Choice, par tête	$2 50 @ 3 00
Fair, par tête	1 50 @ 2 00
VACHES LAITIÈRES—1re qualité, par tête	40 00 @50 00
2me qualité, par tête	20 00 @40 00

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit :

LA BRETAGNE, de Jousselin, samedi 3 novembre
LA NORMANDIE, de Kersabiec, samedi 10 novembre
LA GASCOGNE, Santelli, samedi 17 novembre

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris).......$80 et $100
Deuxième classe.......$60
Billets aller et retour à prix réduits.

Entrepont, $26, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à J. B. DODART, Agt., 61 rue Carondelet.

Compagnie Générale Transatlantique.

New-York à Londres, via Havre, Southampton, ou via Havre, Dieppe, New Haven—
1re classe, $86.00, $106.00, $126.00.
2e classe, $64.50.

New-York à Londres, via Havre, Paris, Calais a Boulogne et Douvre—
1re classe, $141.00, $121.00, $101.00.
2e classe, $81.00.

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi 7 novembre, à 8 A. M.

Cette ligne se compose des steamers suivants
KNICKERBOCKER, HUDSON.
LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer HUDSON, Capt. Freeman.

arrive de son quai au pied de la rue Toulouse

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0

Passage—Cabine.......$60
Entrepont.......20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à ALFRED MOULTON & CO., Rue Carondelet No 41

émai—1 an

SANDEVILLE, COVINGTON ET LES SOURCES D'ABITA.

Le Steamer New Camelia.

A partir du 1er octobre 1888, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain, du dépôt Pontchartrain au pied des Champs Elysées comme suit :

Les MARDIS à l'arrivée du train de 12 M.
JEUDI à l'arrivée du train de 12 M.
SAMEDI à l'arrivée du train de 3 P. M.

DE RETOUR.

Le bateau partira de OLD LANDING :
Les LUNDIS.......8 A. M.
MERCREDIS.......7 A. M.
VENDREDIS.......7 A. M.

L'eau et le temps le permettant.

EXCURSIONS. (Avis en sera dûment donné.)

Prix, aller ou retour.......$1.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Gired.

W. G. COYLE.
6 mai— No. 47 rue Carondelet.

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

Arrivée.	Départ.
No 1 Fast mail 9.00 A.M	No 2 Fast mail 8.00 P.M
No 3 Express 6.25 P.M	No 4 Express 8:00 A.M
No 5 Baton Rouge acc'dation 10.00 A.M.	No 6 Baton Rouge acc'dation 3:45 P.M

Les trains Nos 1 et 2 ont des chars Buffet Pullman entre la Nlle-Orléans et Vicksburg, Memphis et Louisville.

Les passagers peuvent rester dans les chars-dortoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

Des correspondances de trains se font à Harriston pour Natchez, N. J. et C. et Cooper's Well ; à Vicksburg avec le V., S. & P. et V. et M. R.R. ; à Memphis avec le Gulf Route pour Kansas City et le West et N., M. & M. V. RR. pour Est ; aussi avec d'autres lignes divergentes.

Ligne courte pour Hot Springs.

JOHN BRADLEY, Agent Général.
E. W. HOW, G. P & P. A.
R. F. REYNOLDS, Agent Commercial.

déc—

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. & Ss. Co.

Départ de la N Orléans	Arrivée à la N-Orléans
Pacific Express, daily.......7.15 am	Atlantic Express, daily.......8:10 pm
San Antonio Express, daily ..7.20 pm	New Orleans Express, daily.......8:05 am

Chars-dortoirs entre New-Orleans et San Francisco par l'Atlantic and Pacific Express. Pullman sleepers entre la Nlle-Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio and New Orleans Express.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs à retenir tous les jours au bureau coin Magasine et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.
W. C. WATSON, Gen. Pass. Agt.

17 mai—1an

BASILE BARES,

FACTEUR DE PIANOS.

84 Rue Royale, N.O.

SEUL AGENT POUR LES

Pianos GAVEAU, de Paris,

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibré pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.

Accords et réparations de pianos une spécialité. 20 mars—

Crescent Insurance Company.

67 et 69, rue du Camp, NOUVELLE-ORLEANS.

Organisée comme compagnie mutuelle en 1849 —Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1869.

CAPITAL EN ARGENT...$400,000

A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.

Polices d'assurances annuelles et à échéance fixées de gré à gré, remises contre des [illegible] d'incendie.

W. R. LYMAN.......Président
J. H. OGLESBY.......Vice-Président
CHAS. E. RICE.......Secrétaire

Directeurs:

Joseph Bowling, Chas M. Whitney,
Geo. W. Sentel, J. H. Oglesby,
U. Marinoni, W. R. Lyman,
L. J. Reiss, Charles H. Deisen,
Louise Delery, S. C. Conlon,
E. F. W. Bachman, Charles Newman,
Joseph Kuhn, M. Gillis,
James T. Rodd, Chas. E. Rice,
D. R. Calder.

Voyez nos agents dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas.

FEUILLETON.

No 20. Commencé le 13 octobre.

LES DRAMES DE LA VIE.

LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

DEUXIÈME PARTIE.

LA COURONNE D'ÉPINES.

I

LUNE DE MIEL

—Suite—

Comme elle avait de la volonté, un ardent désir de savoir, et qu'elle comprenait facilement, elle apprenait bien et vite.

Elle profita aussi de ses heures de loisir pour écrire un peu plus souvent à son père et à sa mère qui pensaient à elle sans cesse. Elle put même leur envoyer quelques petites choses. C'étaient des objets de mince valeur ; mais cela venait de leur fille, c'était superbe. Pérard et sa femme pleuraient de joie.

Dans toutes ses lettres à ses parents, la comtesse disait :

" Je me porte à merveille, je suis on ne peut plus heureuse, je vous embrasse de tout mon cœur."

Du moment que leur chère fille était heureuse, le père et la mère l'étaient aussi.

De fait, la vie, pour la comtesse, s'écoulait pleine de charmes et semblait lui réserver des félicités infinies. Elle se croyait au-dessus des déceptions, à l'abri des coups de l'adversité.

Elle ne pressentait pas que sa tranquillité, son bonheur pussent lui être enlevés. Et cependant, le malheur la menaçait, allait la frapper ; elle devait connaître la souffrance.

Quelques jours avant son mariage, elle avait dit à Mélie la bossue :

—Il faut que ma destinée s'accomplisse.

Sa destinée allait s'accomplir.

II

NOUVELLE LUNE.

La belle Paule était mariée depuis quatre ans et demi. La lune de miel du comte et de la comtesse de Verdraine avait duré tout ce temps, sans qu'un nuage l'eût voilée. Bien des jeunes femmes ne l'ont pas aussi longue ; mais en revanche pour quelques-unes, les favorisées, elle dure toujours.

Paule n'avait pas encore vingt-deux ans, et elle était toujours belle, plus belle encore peut-être qu'avant son mariage, comme si la maternité avait ajouté une auréole à sa beauté.

M. de Verdraine ne paraissait pas se repentir d'avoir donné son nom à la petite paysanne de Saint-Amand-les-Vignes. Il était toujours galant, courtois avec sa jeune femme et étonnait ses amis par la régularité de sa conduite et sa fidélité conjugale.

Cependant, pour la comtesse, un changement s'était presque subitement opéré dans l'humeur de son mari. Quoique toujours prévenant, elle sentait qu'il était moins affectueux.

Maxime était toujours le gentilhomme bien élevé, correct dans ses allures, mais ce n'était plus l'homme amoureux de sa femme.

Oh ! il ne méconnaissait pas les qualités de la comtesse ; mais il voyait trop, maintenant, ses défauts et ce qui manquait à son instruction, à son éducation. Il la trouvait toujours belle ; mais le mariage ne l'avait point corrigé, comme l'avaient cru la marquis et la baronne ; il était resté le même homme. Nature inconstante, aimant le changement, facile à tous les entraînements, sa passion pour sa femme s'était éteinte peu à peu, il en avait assez, il ne l'aimait plus.

Les devoirs qui s'imposaient à lui pouvaient, devaient le retenir près de la mère de ses enfants ; mais parlez donc de devoirs à un homme qui n'a jamais su obéir qu'à ses sens !

Paule sentait bien que son mari lui échappait, qu'il l'aimait moins,—elle ne voulait pas croire encore qu'il eût cessé de l'aimer,—et elle se demandait quelle pouvait être la cause de ce changement.

Regrettait-il donc, maintenant qu'elle était mère, d'avoir épousé une paysanne ?

Rougissait-il de l'obscure origine de sa femme ?

Lui faisait-il un crime de n'avoir pas cette éducation et cette instruction que l'on donne aux jeunes filles riches destinées à jouer un rôle dans la vie mondaine ?

Mais si elle était née dans un village et de parents pauvres, n'était-elle pas une femme comme une autre, ayant sa fierté, ses sentiments et ses droits de mère et d'épouse ?

Oui, sans doute. Mais dans le changement de son mari, dont elle recherchait les causes, il y avait un peu de ce qu'elle supposait.

En effet, plus d'une fois, M. de Verdraine avait été froissé dans son amour-propre par des sourires ironiques qui avaient souligné certaines paroles échappées à sa femme ; il avait également surpris des chuchottements et des observations malignes qui l'avaient fait tour à tour rougir et pâlir.

Aussi, quand un jour sa femme lui dit :

—Maxime, vous n'êtes plus le même avec moi. Qu'avez-vous ? Que vous ai-je fait ?

—Ma chère Paule, lui répondit-il, ne parlez donc dans les réunions où vous vous trouvez, que des choses que vous connaissez ; certaines naïvetés qui vous échappent font tellement ressortir votre ignorance qu'elle est remarquée de tous et qu'on en rit. Certes, je n'ai pas le droit de vous en vouloir de ce qui est chez vous un manque d'instruction et d'éducation. Mais souvenez-vous qu'il y a des prétentions qui rendent ridicule. En attendant que vous ayez appris, sachez vous taire. Enfin, si vous m'en croyez, vous irez moins dans le monde et vous serez plus entièrement à vos enfants.

La jeune femme était devenue très rouge.

—Mais, répliqua-t-elle, à la fois blessée et surprise, si je suis allée dans le monde, c'est qu'il vous plaisait de m'y conduire, et ce n'est point moi qui vous ai contraint à donner des fêtes. Je sais bien que je suis une ignorante ; cependant j'étais telle que je suis quand je suis arrivée ici, alors que vous vous montriez fier et heureux de ce que vous appeliez mes succès dans les salons. Oh ! je ne cherche pas le plaisir autant que vous le pensez ; n'ayant que le désir de vous être agréable, puisque vous croyez que je dois cesser de voir le monde, je resterai près de mes enfants.

—Et vous avez raison, ma chère, une mère se doit à ses enfants.

—Maxime, je vous aime et j'aime ces chers petits êtres à qui j'ai donné la vie. Eh bien, oui, n'allons plus dans le monde, restons chez nous......Ah ! pourvu que nous soyons ensemble......

—Nous serons ensemble autant que cela sera possible ; mais vous devez comprendre que je n'ai pas les mêmes devoirs que vous à remplir, et qu'il m'est impossible de cesser de voir mes amis.

—Alors, vous irez dans le monde.... seul ?

—Je ne peux pas disparaître ; que dirait-on ?

—Et vous sortirez souvent ?

—Il faut répondre aux invitations.

La jeune femme regarda fixement son mari.

—Ah ! Maxime, dit-elle tristement, comme vous êtes changé !

Elle poussa un soupir et deux grosses larmes tombèrent sur ses joues.

—Allons, bon, fit le comte avec un mouvement d'impatience dont il ne fut pas maître, des pleurs maintenant !.... Je vous assure, Paule, que les airs de victime ne vont pas à votre charmant visage.

Et comme elle pleurait tout à fait, Maxime s'empressa d'ajouter en l'embrassant :

—Veux-tu bien finir, a-t-on jamais vu.... Est-ce que d'aussi beaux yeux doivent verser des larmes ? Allons, allons, tu sais bien que je t'aime toujours.

—Oh ! oui, n'est-ce pas ?

—Comme tu es enfant, ma chère Paule !

Un instant après il se disposa à sortir.

—Tu sors ? fit-elle.

—Oui.

—J'espérais que tu ne me quitterais pas ce soir.

—Je suis attendu.

—Où cela ?

—Au cercle.

Elle resta silencieuse. Maxime lui mit un baiser sur le front et lui dit d'un ton dégagé et comme s'il se fût agi de la chose la plus simple :

—Il ne faudra pas m'attendre pour dîner, je dîne au cercle.

Paule ne fit aucune observation et Maxime sortit en fredonnant un air de café-concert.

C'était la première fois que depuis son mariage le comte ne dînait pas avec sa femme.

C'était aussi le premier nuage qui s'élevait entre eux.

La comtesse souffrit et ne se plaignit pas ; elle se disait que son mari ne pouvait pas vivre uniquement pour elle et qu'il se devait aussi à ce monde exigeant auquel il appartenait. D'ailleurs, elle avait toujours pleine confiance en lui, et si quelques doutes lui étaient venus sur la solidité de la tendresse de l'époux, elle eût été rassurée par la tendresse du père.

Maxime, en effet, aimait beaucoup ses enfants, mais plus encore sa fille que les deux autres ; la fillette, toute charmante et jolie comme un ange, était pour lui une véritable idole ; pour elle il aurait tout donné, tout sacrifié. Quand il avait dit : "Mon Isabelle", il avait tout dit.

Et cependant la mignonne créature avait été la cause indirecte et innocente de la plus profonde blessure faite à l'amour-propre du comte.

C'était au mois d'août. On était à Verdraine, où le comte et la comtesse passaient, chaque année, la belle saison. Ils avaient reçu à déjeuner quelques personnes parmi lesquelles se trouvait Mme de Brogniès, la belle veuve piémontaise.

Le comte, montrant à ses invitées sa fille, qui jouait et s'ébattait sur une pelouse avec Méro, un beau chien de garde, s'écria, dans un élan d'orgueil paternel :

—N'est-ce pas qu'elle est adorable, mon Isabelle ?

—Oui, adorable ; il n'y a que son nom que je n'aime pas.

—Vous n'aimez pas le nom d'Isabelle ? fit Paule avec étonnement.

—Non. C'est un nom démodé. On ne s'appelle plus Isabelle. C'était bon du temps de M. le chevalier de Florian ou aux beaux jours de la comédie italienne.

La comtesse, qui n'avait jamais lu Florian et qui connaissait encore moins le répertoire de la comédie italienne, ne trouva rien à répondre.

Maxime crut devoir venir au secours de sa femme.

—Si vous aviez une fille, madame, quel nom lui auriez-vous donné ? demande-t-il.

—Oh ! un nom tout simple, comme Louison, Jeannette, Fanchette ou Fanchon.

S'adressant à la comtesse, elle ajouta :

—Est-ce que ce nom ne vous plaît pas, ma chère amie ?

—Mais.... balbutia la jeune mère.

—Oh ! Fanchon ! fit Mme d'Arbusse, grande amie de la Piémontaise, mais c'est un nom de gardeuse de dindons !

—Permettez, permettez, c'est un nom célèbre, au contraire ; nous avons eu Fanchon la vielleuse qui, en son temps, a fait courir tout Paris ! Votre avis, monsieur de Verdraine ?

—Moi, madame, répondit le comte, j'estime que n'importe quel nom va bien à une jolie femme.

—Excepté les noms ridicules, dit Mme d'Arbusse.

—D'ailleurs, reprit la veuve, toujours sur un ton aimable et enjoué, on peut joindre une épithète à tel ou tel nom. Nous avons eu Berthe-aux-Grands-Pieds—une reine, s'il vous plaît,—pourquoi n'aurait-on pas Fanchon-aux-Petites-Mains, ce qui s'appliquerait justement à votre gentille fillette, chère comtesse.

—Mais regardez-la donc, dit Mme d'Arbusse, montrant l'enfant qui marchait avec une sorte de dignité comique, se tenant droite et raide, faisant des manières, regardez-là ! Est-elle assez drôle ! En vérité, c'est une princesse en miniature.

—Oui, vraiment, une petite princesse. Eh bien, croyez-vous,—car je tiens à mon idée,—croyez-vous qu'il serait ridicule d'appeler cette mignonne Fanchon la Princesse ? Cela ne l'empêcherait pas de se marier, au contraire.

La comtesse pâlit et le comte sursauta.

Mme de Brogniès et son amie échangèrent un regard rapide, puis cette dernière se leva pour aller embrasser la petite Isabelle.

Maxime et Paule se demandaient si ce qui venait d'être dit, si cette théorie sur les noms devait être attribuée au hasard, ou si, plutôt, tout cela n'avait pas été comploté entre les deux femmes, qui s'étaient donné la réplique comme obéissant à un mot d'ordre.

Cette dernière hypothèse était la seule admissible.

Mais alors Mme de Brogniès et Mme d'Arbusse avaient fouillé dans le passé de jeune fille de la comtesse, en faisant prendre des renseignements au village même de Saint-Amand-les-Vignes.

Quand le comte se trouva seul avec sa femme, il lui dit :

—Paule, Mme de Brogniès ne me plaît pas.

—Mon ami, elle me déplaît également.

—Ah !...... Mais je vous croyais très amies.

—C'est elle qui m'a en quelque sorte imposé son amitié. Non, je n'ai jamais aimé cette femme, une coquette qui voudrait voir tous les hommes à ses pieds, vous le premier.

Le comte sourit.

—Pour moi, un homme marié, dit-il, elle n'est pas redoutable.

—Oh ! je n'ai pas peur d'elle.

—Et vous avez raison. Eh bien ! ma chère amie, si vous voulez me faire plaisir, vous n'irez plus chez Mme de Brogniès et vous cesserez de la recevoir.

—Je vous le promets, Maxime, et ce ne sera pas un sacrifice.

Au mois de septembre on quitta le château pour revenir à Grenoble.

La comtesse ne fit aucune visite à Mme de Brogniès : celle-ci comprit ce que cela signifiait et la rupture se fit ainsi sans choc, sans éclat.

Du reste, ce fut peu de temps après que la comtesse Paule cessa presque complètement d'aller dans le monde.

On s'étonna. Et comme on continuait à voir le comte toujours seul, on se demanda :

"Qu'est-ce que cela veut dire ?

On ne comprenait pas.

Nous savons ce qui s'était passé entre le mari et la femme. L'horizon s'était réellement et subitement assombri.

Il n'y avait encore rien de bien grave, et cependant Paule sentait que quelque chose la menaçait, que son bonheur était prêt de lui échapper.

Elle redoubla de tendresse pour son mari, l'accabla de petits soins, de prévenances, de démonstrations amoureuses et, selon la loi de nature, le fatigua.

Il n'en fit rien voir d'abord ; mais un jour qu'elle le tutoyait et l'embrassait dans un petit coin, comme aux jours heureux de leur lune de miel, il lui dit assez sèchement :

—Eh ! ma chère, à quoi pensez-vous donc ? On ne croirait pas, vraiment, que vous êtes mère de trois enfants.

—Monsieur le comte, répondit-elle, la poitrine oppressée et le cœur gros, vous êtes devenu bien dur pour moi.

Elle le quitta brusquement pour aller pleurer dans sa chambre.

Elle pleura longuement ce jour-là et d'autres jours encore. Elle n'en était pas encore à regretter son mariage et son amour ; mais elle avait déjà de l'amertume au cœur, des pensées sombres et faisait de douloureuses réflexions. Elle commençait à voir que son avenir n'était plus couleur de rose.

L'hiver s'écoula, et le mois de mai arrivé on quitta la ville pour le château.

La comtesse éprouva une sorte de joie en se retrouvant à Verdraine. Sans doute, elle allait se trouver bien souvent seule avec ses enfants ; mais l'isolement ne l'effrayait point, au contraire ; maintenant elle aimait la solitude, elle en avait besoin. Et puis ce vieux château, ces jardins, ce parc, ces ombrages, ces massifs touffus, ces belles pelouses vertes couvertes de fleurs étaient pleines de délicieux souvenirs. C'était là que Maxime l'avait tant aimée ; c'était là qu'elle avait été la plus heureuse des femmes.

III

LE VIVIER

Le château, construit au milieu d'un site des plus pittoresques, ayant des vues admirables, était une très belle et très agréable résidence d'été.

On vantait son parc où se trouvaient, disait-on, les plus beaux arbres de l'Isère.

On parlait aussi du grand vivier de Verdraine où il y avait une merveilleuse abondance de poissons.

Ce petit lac, qu'une source voisine alimentait et qui avait, à certains endroits, plus de trois mètres de profondeur, se trouvait à cinquante mètres environ du château, il était bordé d'un côté par des roseaux, de grandes herbes et des massifs d'arbustes divers, très épais, qui s'étendaient jusqu'à la lisière du parc.

On ne permettait jamais aux enfants de jouer de ce côté, bien qu'ils fussent, d'ailleurs, constamment surveillés.

—On ne saurait être trop prudent, disait le comte, un malheur est si vite arrivé !

Mais Georges et Isabelle aimaient beaucoup à voir les poissons qui se promenaient par centaines à la surface de l'eau, au soleil, et ils demandaient souvent à être conduits au bord du vivier afin de jeter des morceaux de pain aux poissons, ce qui les amusait énormément.

La population de la pièce d'eau était assez familière ; les poissons connaissaient les enfants, qui leur donnaient à manger ; et dès qu'ils les voyaient paraître, ils arrivaient par bandes sur la rive.

Aussitôt commençait la distribution des petits morceaux de pain sur lesquels se précipitaient les affamés, se les disputant dans un pêle-mêle, une bousculade indescriptible.

A continuer.